

La tête à l'envers

Au fil des jours, petit Adrien prenait de l'aisance, sorte d'indépendance qu'il s'octroyait pour mieux conquérir le voisinage.

Quand Mme Gervais sortait de chez elle pour biner ses parcelles de jardin, un rayon de joie embellissait sa trogne ingénue, et il n'avait ni envie de pleurer, ni de piailler. Mme Gervais était une vieille bonne femme, le chignon bas grisonnant et mal enroulé, le galure difforme de guingois, le châle sombre rapiécé. Ses épais bas côtelés, son tablier éculé à carreaux noirs et blancs lui conférait l'allure d'une sibylle, droite sortie du tréfonds de la sorcellerie. Lui, Adrien, plaquait ses yeux sur la main gauche d'homme, crevassée, aux grosses veines arrondies, qu'elle se servait dans les travaux à poigne. Tous les autres mêmes du coin étaient foudroyés de peur, comme paralysés face à une vipère au venin mortel. Il se colportait qu'elle maniait un peu les esprits et préparait des mixtures à partir des plantes sauvages qu'elle récoltait dès le printemps.

Adrien s'y rendait sous le regard magnanime de sa mère. '*Pov p'tit Adrien*', répétait-elle sans discontinuer. Mme Gervais l'attendait, puis tous deux se serraient un instant l'un contre l'autre. C'était leur façon de se saluer, avec cette pointe d'affection sur laquelle Adrien s'épanchait, autant de contentement que d'un mal-être contenu. Bras dessus bras dessous, ils entraient chez elle. Personne ne connaissait leur intimité. D'un côté Adrien, une presque fragile, de l'autre une vieillotte accablée par les médisances. De la sorte, la mère d'Adrien se reconfortait parce qu'il n'avait rien à craindre chez Mme Gervais, même que lorsqu'il en revenait il ressemblait presque à un enfant ordinaire, nanti de raison, comme si des potions lui avaient rendu ce qu'il n'aurait jamais dû perdre. Durant un bon couple d'heures, dans la maisonnette à Mme Gervais, il se passait des choses si fortes que la mère d'Adrien la louait. Elle, Mme Gervais, ne changeait pas d'un iota. Les courbettes et compliments répétés, elle les refoulait, s'en gaussant de surcroît.

Chaque jour, dès quatorze heures trente, après son bref roupillon, Mme Gervais avançait doucement auprès de ses rosiers, ses bégonias, et jetait une mélasse d'orties de sa préparation sur les feuilles. Sa manière naturelle de soigner ses fleurs. De l'autre côté, derrière la baie vitrée, Adrien s'impatientait, grognassait. Des fois, sa mère, prise par ses occupations

ménagères, l'oubliait. Il ne disposait pas de cet instinct d'aller la solliciter à la cuisine. Alors, enfermé de tétanie, il se rigidifiait de tout son corps. La sueur perlait sur son front. Patienter ne lui était pas concevable. Non, Adrien se vissait là, sans la moindre parole, sans un appel. Devant lui, Mme Gervais se complaisait dans ses allées, mais auscultait sans cesse sa montre. Il voyait la scène, sans pouvoir se résoudre à s'y diriger. Juste demander, juste ouvrir la baie, et descendre par la sente, pour son havre de bonheur. Mais entre les deux points, Adrien se dévoilait incapable de décider. Au moment-même où sa mère daignait venir, Adrien redevenait Adrien. Son sourire écumeux se déliait, ses joues roides se ramollissaient, enfin un inaudible 'merci', entre les dents, le délivrait de cet emprisonnement, tellement long, si insoutenable pour lui.

Ainsi Mme Gervais, sa complice quotidienne, se transformait en son professeur, lui indiquant chaque plantation. Et d'une fois à l'autre Adrien ne se trompait plus. Dorénavant, il fabriquait la bouillie d'orties, qu'il épandait sur les feuillages, sans bavure et dépassement. Un travail bien fait, harmonieusement figolé. Peut-être trop, d'ailleurs !...

Avec les touffeurs de l'été, Mme Gervais et Adrien descendent jusqu'à la rivière, tout de suite en contrebas. Une après-midi de rigolades, sans logique. Sous les peupliers, Adrien s'attarde sur les nêpes de surface, énigmatiques danseuses aux rondes perpétuelles. Aussi, il quitte son pantalon, sa chemisette, et, presque nu, se baigne dans cinquante centimètres. Il tape l'eau de toutes ses forces, trempe sa tignasse bouclée, puis la balance sans arrêt de gauche à droite. Elle, elle connaît ce jeu rituel et incontournable. Adrien explose de tout son être, pendant qu'en bout de la prairie Mme Gervais tend une cordée d'hameçons aux esches rouges. Apaisé, il se rapproche d'elle, qui l'essuie comme s'il s'agissait d'un nouveau-né. Étendus à l'ombre, ils somnolent, Adrien, la tête posée sur son épaule, recroquevillé, lové en fœtus, à proximité du ventre de sa seconde mère nourricière. Ensuite, écarquillant ses yeux, Adrien jargonne, dans son langage rectiligne, démunie d'attrait, qu'à force Mme Gervais a appris, et rétorquant sur la même mode. Dès lors, le visage d'Adrien s'éclaire. Il n'oublie pas, lorsque cinq heures sonnent au bourg, de croquer à pleine bouche son pain-beurre-chocolat, puis boire d'un trait son bouteillon de coca. Un rot robuste, direct, clôt l'épisode. Il se rhabille, assez sommairement, pour se diriger vers la cordée. Sa satisfaction : la remonter. Il sautille, tressaille à la prise d'une anguille, ou plusieurs. Les dimanches suivants les agapes régalaient le trio, car et uniquement ces jours-là sa mère devient la commensale des deux acolytes. Adrien assure le service et ne s'oublie pas, un tantinet goulu...

Et la vie s'éternise, dans ce coin presque tranquille. L'hiver, on se retranche dans la salle à manger de Mme Gervais, face à l'âtre enflammé, qu'Adrien entretient, ne supportant pas le moindre tison sur les carreaux d'un sol en grès brillant. La plupart du temps, ils disposent d'abord le jeu de dames sur la table d'orme. Ce sont de longues parties, où surgit une stratégie de chaque instant, dans lesquels Adrien développe ses progrès. Si au début Mme Gervais lui abandonnait quelques parties, aujourd'hui cela devient un véritable tournoi. Après, on suçote la tisane de tilleul, ramassé en juillet, pour ses vertus apaisantes et anesthésiques. Des galettes du Mt St Michel, que l'on trempe et grignote en silence. A vau l'eau, Adrien lâche de succincts : *'Pov p'tit Adrien, pov p'tit Adrien'* en rigolant à l'excès, contemplant le plafond. Il raille sa mère. Sa mère, abandonnée comme lui, dès l'âge de trois ans, par son père. Depuis cette époque, Adrien observe les nuages du ciel à travers la baie vitrée, refuse de communiquer, enserré dans un univers qui l'isole. Arrive l'heure des petits-chevaux, sorte de distraction où 'manger' l'adversaire emporte Adrien dans un plaisir sans fin. Gagner reste son but, son projet. Mme Gervais reste très attentive, puisque tricher se révèle une nouvelle méthode. Cependant, ça ne lui déplait surtout pas.

Aussi, Adrien grandit, prenait de l'âge. Sa voix fluette, s'affirmait plus rauque, sans se faire plus fréquente. Il avait délaissé son inertie chronique ; non, il demandait de l'activité. Bêcher le jardin de Mme Gervais lui convenait. Seulement, après avoir planté des bulbes, graines et préparé le potager, il commence à s'ennuyer, et elle craint ces périodes d'inoccupation. Sa grande intemporalité l'ébranle. Avoir la tête en action, plutôt que dans ses pensées troubles, devenait une obsession. Pour répondre à ce besoin, Mme Gervais décide de réseauter pour lui dégoter un travail, même à temps partiel. Ce fut simple pour elle avec les anciennes clientes de sa boutique de fleuriste qu'elle animait avant sa retraite. Mme La comtesse d'Esperaye, une femme âgée qui habite à moins de cinq cents mètres, est d'accord pour trois demi-journées par semaine. La tâche : entretenir son beau parc à la française, par de la taille régulière des rosiers, des troènes, le désherbage des allées, et surtout lui rapporter deux gros bouquets de fleurs disparates. Mme la comtesse aime bien Adrien, le *'Pov p'tit Adrien'*, de sa mère. A l'occasion et durant ces petites besognes-là, il lève les yeux aux cieux, s'y égare en recherchant l'absolue sérénité, qu'il quémante sans jamais la débusquer. *'Pas grave'*, susurre la comtesse.

Adrien avait acquis un rythme quasi convenable. Tout fonctionne à peu près, par-delà son penchant irascible qu'il ne fallait pas titiller. Oui, Adrien s'affranchissait, avec cette affirmation plus adulte de sa personnalité. Désormais, Mme Gervais se courbait, sa résistance s'amenuise, accueillant un Adrien triomphateur, mais aux errances de lui-même plus enclines à sa stature de colosse, qu'il ne maîtrise pas forcément. Sa mère, également, se résigne à ne pas le contrarier.

Cette libéralité qu'il s'accorde croisse, et de la bonasse Mme la comtesse; de Mme Gervais bien fatiguée, de sa mère apeurée, Adrien déambule dans un entier dérèglement.

La vieillesse et la sénilité : des remparts trop lézardés devant l'imprévisible démesure d'Adrien.

Néanmoins, on cheminait cahin-caha, porté par les injonctions d'Adrien. En fait, il déployait sa déraison auprès de gérontes démunies.

Le bel espoir qui émanait de son enfance s'écroula. En effet, un dix juillet, onze heures sonnait à l'église, et Mme Gervais n'ouvrit pas son volet. Adrien se rendit chez-elle. Il la trouva dans son lit, raidie, froide, les yeux larges ouverts et livides. De sa gaillarde carrure, il la souleva dans ses bras de fer, la transporta jusqu'à la rivière, la déposa sur l'herbe. Il se baigna non loin de la dépouille, à la manière d'antan. Puis, il la remonta, l'allongea dans son jardin. Sa mère l'observait, à travers la vitre, dissimulée derrière un rideau arrangeant de ratine grège.

Avec le décès de Mme Gervais, l'isthme étroit qui le retenait aux humains se brisa. Adrien rompit avec le monde civilisé, se fit île ; un Fort-Boyard au milieu de l'océan.

Rien n'allait plus. Adrien déraillait. Plus aucun frein à la mise en œuvre de son déséquilibre. Mme La Comtesse le renvoya, car il sectionna, fleurs, arbustes et tout ce qui dépassait de terre dans son parc. Il rassembla l'ensemble, y mit le feu.

Sa mère affaiblie, ne cessait de formuler son récurrent requiem :

'Pov'p'tit Adrien, Pov'P'tit Adrien, pov....'

Campé derrière sa baie vitrée, Adrien épinglait son œil sur la porte du cagibi de Mme Gervais, suppliant qu'elle en ressorte.

Il a suffi d'un '*Pov p'tit Adrien*', plus haut que les autres, pour que sa main décoche une sèche et imparable mornifle sur la figure de sa mère. Il salivait, râlait, tremblait...

Saignant légèrement du nez, elle cramponna son déambulateur, s'enferma dans sa chambre. Assise sur le bord du lit, un mouchoir dans une main, elle enfonça les touches de son téléphone de l'autre.

Dix-neuf heures tintait à la cloche de l'église. Une ambulance stoppa. Deux hommes carrés en jaillirent. Ils avancèrent. Calmé, Adrien ouvrit, béat d'incompréhension. Sa mère arriva péniblement. Elle se confia aux infirmiers, à voix basse, en montrant Adrien. Ils se calèrent de chaque côté de lui, le retinrent par les coudes. Sans résister, il se laissa guider. Au passage, il réussit à arracher quelques graminées à la parcelle en friche de Mme Gervais, qu'il emporta. Adrien disparut dans le véhicule, qui démarra et partit, on ne sait vraiment où, mais dans un asile psychiatrique. Ici, les gens causèrent plutôt de : '*Maison de fous*'.

Depuis lors, affalée au fond d'un fauteuil sa mère écoutait sans arrêt le chœur de l'Armée Rouge ou celui des moines de l'Abbaye de Solesmes¹,

Elle se fit muette, à tout jamais.

¹ Solesmes : Abbaye de moines Bénédictins de la Sarthe, connue pour ses chants grégoriens.